

DEUXIÈME PARTIE

Hesse, Castaneda, Daumal et la crise du monde moderne

Dénoncer l'hégémonie du "carré" et retrouver le "cercle"

DEUXIEME PARTIE

HESSE, CASTANEDA, DAUMAL

et

LA CRISE

DU MONDE MODERNE

Dénoncer l'hégémonie du "carré" et retrouver le "cercle"

"Chacun joue la comédie, mais nul ne le sait tout à fait lui-même ou tout à fait laquelle. Il s'agit de se cacher sa propre identité et il en est qui vivront jusqu'à la fin du monde dans le mensonge pour ne s'éveiller à la vérité que le Jour du Jugement (...). On s'oublie facilement soi-même, quand on n'a pas d'existence¹".

Dans son livre *Les Quatre Soleils*², Jacques Soustelle ne manque pas de nous interroger sur la valeur des distinctions que nous formulons entre le sacré et la pensée positive, le rationaliste et le mystique, comme s'il existait deux pôles absolument distincts et irrémédiablement séparés³. Il estime que la formulation de telles différenciations est l'oeuvre d'un sentiment naïf de supériorité que toute société éprouve à l'égard des autres.

Cependant, peut-on soutenir que ce sont là des abstractions alors que l'élaboration d'une histoire de l'humanité pourrait s'effectuer selon une grille de lecture des événements issue d'une analyse de deux principes souvent antinomiques : la croyance et la raison ?

Il est également permis de considérer le phénomène de la modernité comme l'hyper-structuration du comportement humain à partir d'un schéma d'aliénation où l'on aurait volontairement omis, pour mieux l'étouffer, le besoin spirituel de l'homme. N'a-t-on pas conçu, d'une certaine façon, des sociétés figées sur un modèle particulier du

1. Marcel JOUHANDEAU. *De l'abjection*. Paris : N.R.F./Gallimard, 1951, p. 15

2. Paris : Plon, 1967. Nous nous référons à la réédition de 1983.

3. Cf. p. 70-71

bonheur et de la richesse où la prospérité matérielle est telle qu'elle a le pouvoir d'enlever aux hommes le sens de tout problème autre que celui de vivre en profitant de plus en plus de cette prospérité ?

Comprenons bien que nous ne cherchons pas à masquer une idéologie politique derrière des questions que tout être réfléchissant sur sa situation d'homme de la modernité ne peut manquer de se poser. Nous constatons simplement ce qui a été pour nos trois auteurs une situation évidente. N'oublions pas que lorsque le livre de Soustelle est édité, voilà plus de vingt ans que nos sociétés industrialisées connaissent la paix et la prospérité. Cependant, il remarque lui aussi que les hommes n'ont cessé, en suivant la marche du progrès, de concentrer leurs efforts sur le monde matériel en s'oubliant eux-mêmes.

Si ses propos ont parfois un ton spengliérien⁴, il n'en oublie pas moins de valoriser la connaissance, non pas en tant que consolation face à la détresse de l'âme moderne, mais en tant que force libératrice pour desserrer les chaînes de l'humaine condition. C'est peut-être sur ce point que Soustelle nous permet de mieux comprendre nos écrivains même si, pour d'eux d'entre eux (Hesse et Daumal), éclairer la situation de l'homme moderne avait un caractère beaucoup plus urgent compte tenu de l'atmosphère de chaos provoquée par les guerres.

En effet, Soustelle considère l'ethnologie avec le regard d'un philosophe qui envisagerait l'étude de l'histoire et la découverte des autres comme un processus réflexif visant à favoriser une réelle aperception de soi⁵. Nous ne croyons pas qu'il soit faux d'affirmer

4. Nous pensons tout particulièrement à la fin du chapitre VIII (p. 296-297) où il estime que l'ethnologue peut devenir un médecin des civilisations qu'il conçoit comme un tout organique irrémédiablement voué à la mort du fait même de la qualité éphémère de l'univers et de ses composants.

5. Il le fait après Jacob Burckhardt dont il sera question lorsque nous étudierons les influences de Hesse qui ont confirmé son éveil à la spiritualité hindoue. Cf. troisième partie, chapitre I, section 1

l'identité de ce besoin avec le souci qu'ont eu nos auteurs de souligner l'importance d'une critique d'un phénomène historique masquant les profondeurs de la réalité humaine et empêchant de dépouiller les illusions sans lesquelles l'homme pourrait apparaître en pleine clarté.

Dénoncer l'hégémonie du "carré", c'est dénoncer l'emprise sur l'homme individuel d'une situation historique où triomphe un matérialisme sécrétant une aliénation grandissante ; c'est admettre indéniablement qu'une réflexion sur les valeurs sous-jacentes à la civilisation moderne occidentale est nécessaire si l'on veut saisir l'homme en marge de son historicité, le comprendre tel qu'il est et non pas tel qu'il est devenu. Dans l'oeuvre de Hesse et de Castaneda, il existe une illustration du mécanisme du "déclin de l'Occident" inhérent, selon Spengler, à la civilisation et que l'on peut d'ailleurs retrouver chez Malraux et chez Gracq⁶.

Soumise à la loi de l'éphémère, la civilisation, portant en elle sa mort prochaine, contamine les consciences individuelles de l'ombre de son déclin (langueur de Haller avant sa guérison, mort spirituelle chez Daumal, soumission à la tristesse chez Castaneda). Avant de révéler ce que Proust avait lui aussi découvert, à savoir que non seulement le monde s'ordonne autour de nous selon une certaine logique, mais qu'il est en nous, qu'il est nous-mêmes⁷, nos trois écrivains montrent qu'il

6. Nous pensons à *La Tentation de l'Occident* (1926) de Malraux et au *Rivage des Syrtes* (1951) de Julien Gracq. A propos de l'influence de Spengler sur ces deux oeuvres, cf. Georges CESBRON, "Crise de l'Occident, appels de l'Orient, attente des barbares dans quelques livres des années 1920-1980" in *Recherches sur l'Imaginaire*, Cahier XIII. Université d'Angers. Faculté des lettres et sciences humaines. Département des lettres modernes et classiques, 1985, p. 413-441.

7. Conception tout à fait indienne sur laquelle nous reviendrons dans la troisième partie et qui apparaît dans le passage final de *Siddhartha* au moment où Govinda a la vision de la totalité du monde apparaissant sous le sourire de Siddhartha.

est difficile d'être un Marc Aurèle⁸ pleinement engagé dans l'histoire et capable de méditer sur l'impermanence et l'aspect dérisoire de la vie.

Il ne s'agira pourtant pas, par réaction défensive contre les attaques subies par l'homme individuel, d'élaborer, à partir de toutes les valeurs du déclin telles que le ressentiment et le nihilisme, un "homme nouveau" dans un monde oublieux du "cercle". Le ferment du renouveau ne vient pas, comme l'a voulu Nietzsche, de la situation étouffante, grise et tragique d'un univers "carré" dont les côtés se rétractent de plus en plus vers un centre fictif. Alors que l'idéologie fondamentale de l'Inde traditionnelle (ce que nous avons appelé l'Inde symbolique pour Castaneda) leur apparaît comme véhiculant la croyance en l'identité du réel et du supra-formel, ils n'oublient pas que le retour du pouvoir du "cercle" (la spiritualité) peut être retrouvé dans une culture de la nature.

C'est pourquoi il nous faudra considérer cette valorisation de la "Terre-Mère" comme ébauchant davantage le mouvement d'avancée et d'ouverture sur la pensée indienne. L'éloge du monde naturel correspond aux joies de retrouver la vraie vie en abandonnant celle que Fernando Pessoa juge être un songe participant à la mort⁹. C'est aussi renoncer à l'univers des villes - symbole de la civilisation pour Spengler et Gracq - qu'il faut savoir brûler quand elles ne sont pas déjà mortes¹⁰. Désacraliser ce que l'homme avait artificiellement

8. Il faut lire ses *Pensées* (Paris : Garnier Flammarion, 1971) pour réaliser sa réelle aptitude à méditer sur le sens de la vie, à mettre en oeuvre une réelle pratique du stoïcisme antique.

9. "Cette chose que nous considérons comme étant la vie, c'est le sommeil de la vie réelle, la mort de ce que nous sommes véritablement. Les morts naissent, ils ne meurent pas. Alors que nous croyons vivre, nous sommes morts ; nous commençons à vivre lorsque nous sommes moribonds (...). Nous sommes endormis, et cette vie-ci est un songe, non pas dans un sens métaphorique ou poétique mais bien en un sens véritable". *Le livre de l'intranquillité de Bernardo Soares*, op. cit., p. 172

10. Cf. A. NEUROHR, "La mort des villes dans l'oeuvre de J. Gracq ou Portrait de l'artiste en ange exterminateur" in *Bulletin de la Faculté des Lettres de Mulhouse*, V, 1973, p. 53-60

sacralisé en profanant son milieu naturel originel : voilà un des projets qu'il faut traduire en acte¹¹ pour inverser le mouvement centrifuge empêchant le retour à soi.

On aura donc compris qu'il s'agit dans cette partie, non seulement d'élaborer une analyse de l'attitude critique envers les mécanismes de la modernité produisant ce que Jouhandeau a appelé la "comédie", l'oubli de soi, mais aussi de saisir la fonction du processus de valorisation de la nature participant à la reconquête de soi.

11. "Dans la cité morte, nous étions partis à la conquête des choses", écrit Daumal à dix-huit ans dans *Bugle* (p. 31). Dans la première partie (chapitre II, section 1, A - *L'homme du siècle ou l'homme ordinaire*), nous avons abordé brièvement cette désacralisation de la ville chez Hesse et Castaneda, sans préciser qu'elle était corrélative à une valorisation extraordinaire de la nature.